

Dans chaque maison tout  
recoin a ses larmes.

La main sur ma queue  
dressée, je pleurais.

Maman, quand elle devint  
très âgée, quand elle m'ac-  
cueillait sous le porche de sa  
petite maison, saisissait mon  
visage entre ses mains.

Ce petit souvenir m'émeut  
parce que jamais auparavant

– jamais avant qu'elle eût passé ses quatre-vingts ans – elle n'avait touché ma peau. Maintenant elle prenait mon visage dans ses mains. Maintenant elle appuyait longuement ses deux paumes sur mes joues disant :

– Mon gars, c'est gentil d'être venu.

Elle prenait sa canne. Elle se levait.

– Mon gars, ça fait un siècle ! disait-elle même si je l'avais vue un quart d'heure plus tôt.

Et nous faisons un tour sur les pavés de la cour.

Comme elle avait glissé sa main sous mon bras pour s'aider à se déplacer, l'autre main pesait sur la canne au petit pommeau d'argent.

Le visage extasié elle m'entraînait pour me montrer quelque chose dans la pente.

Une plante qui lançait ses pousses.

Dans la cuisine elle me montrait un sachet de bonbons qu'on lui avait offerts.

Un cake qu'une infirmière avait cuisiné pour elle la veille.

Dans la cour un chat blanc qui l'effrayait beaucoup et qui passait par la vigne vierge et par les toits.

Elle me montrait sur l'herbe l'eau de la mare.

Elle revenait.

Elle s'asseyait.

Un homme tomba amoureux de la fille de son meilleur ami.

Il s'éprit de sa vivacité, de son regard, de son intelligence. Il allait s'entretenir avec elle et l'étreindre en secret. Il délaissa son épouse.

La jeune fille elle-même peu à peu s'enflamma d'amour pour cet homme qui l'aimait avec tant de passion. Elle n'y eut aucun mal : son père l'admirait tellement.